

À QUOI SERVENT LES PERES ?

Aldo Naouri
Paris

Conférence prononcée
Le 17 avril 2009 à 19h
En traduction simultanée
À l'Institut Franco-Japonais de Tokyo

À quoi servent les pères ?

À rien !

Voilà vingt-cinq ans que je me le suis entendu signifier par l'éditrice à qui j'avais confié le manuscrit de mon livre *Une place pour le père*. Après m'avoir dit combien elle en détestait le contenu, elle a ajouté qu'elle le publierait cependant. Afin « d'alimenter un peu plus le débat, et d'aider notre société à faire définitivement disparaître cette instance nocive ».

À quoi servent les pères ?

À rien !

C'est exactement ce que laissait entendre quelques années plus tard l'hebdomadaire féminin *Elle*. Un énorme titre barrait la couverture de son numéro : « Elles ont fait un enfant toutes seules ». Dix neuf femmes d'envergure, dont la propre fille du Président de la République de l'époque, n'avaient pas assez de mots pour dire le bonheur qu'elles ressentaient à ne pas s'être encombrées d'un père pour leur enfant.

À quoi servent les pères ?

À rien !

Si on en juge précisément, en France, à l'augmentation considérable du nombre de ces héroïnes qui ont cru devoir ainsi mettre en œuvre le slogan féministe des années 70 : « Un enfant si JE le veux et quand JE le veux ! » Les 79 000 qu'elles étaient en 1979 sont devenues 2 350 000 en 2003. Elles en arrivent aujourd'hui à représenter 20% des familles françaises, 23% du nombre de familles en Grande Bretagne et même 9% en Espagne. Si l'augmentation de la divortialité participe au phénomène, le nombre de mères célibataires en France est tout de même passé de 9% des familles monoparentales en 1968 à 40% en 2004.

À quoi servent les pères ?

À rien !

Si on en juge au fait que les enfants de ces femmes ne sont heureusement pas condamnés pour autant dans leur quotidien à l'échec et au malheur. Les enfants

qui y vivent ne sont pas nécessairement voués à une existence plus problématique que celle de leurs contemporains. Si leur condition exceptionnelle pouvait les singulariser il y a quelques décennies, ce n'est plus le cas aujourd'hui qu'ils sont plus nombreux.

À quoi servent les pères ?

À rien !

Si on se réfère au discours des éthologues pour qui le sexe masculin est un sexe parasite. Il serait en effet sur-représenté avec 107 hommes pour 100 femmes, alors que 2 seulement suffiraient à la perpétuation de l'espèce. Et ce d'autant que le chromosome Y, apparu il y a 300 millions d'années et qui comportait à l'époque 1500 gènes, n'en compte plus que 50. Ce qui permet de prévoir sa disparition dans un délai ...de 10 millions d'années !

À quoi servent les pères ?

À rien !

Si on prête l'oreille aux discours d'un certain nombre de sociologues – voire de psychanalystes – tenants de la « théorie des genres ». Pour ces théoriciens, le père n'a jamais rien été, au sein de l'institution familiale, que le représentant de l'autorité du roi, laquelle était elle-même la représentante de celle de Dieu. Dans un monde qui s'est affranchi du vieil ordre divin et qui, grâce à la démocratie, a mis fin au pouvoir absolu, la référence au père brille par son obsolescence quand elle ne frise pas le ridicule ! Quant au fameux œdipe, dont la psychanalyse a cru pouvoir faire son cheval de bataille universel, il ne serait que la sécrétion, historiquement repérable, de ce système Dieu-le roi-le père responsable des méfaits du patriarcat au sein de la société bourgeoise sur laquelle s'est penché Freud.

À quoi servent les pères ?

À rien donc !

En effet, si on s'évertue à garder comme on le fait les yeux rivés sur cet ensemble argumentaire centré sur le *hic* et le *nunc*, sur l'ici, l'immédiat, le présent !

À quoi servent les pères ?

À TOUT en revanche !

À TOUT !

Si, plus encore de se préoccuper du seul destin des enfants et de l'avenir de nos sociétés, on se préoccupe de l'avenir de notre humanité.

Car, à examiner la manière dont cette humanité s'est construite, on s'aperçoit que RIEN n'aurait jamais pu survenir SANS l'invention du père et de la paternité.

À quoi servent les pères ?

À TOUT !

Si on prend acte que c'est l'instance paternelle qui a fondé la culture et qui en a permis les progrès.

L'histoire de l'espèce est à cet égard pleine d'enseignement.

La paléontologie nous apprend en effet que notre espèce est âgée de 8 millions d'années.

Pendant le plus clair de cette immense étendue de temps, nos très lointains ancêtres ont évolué dans l'animalité, obéissant à leurs seuls instincts. Leur comportement naturel était rien moins que similaire à celui qu'on observe de nos jours chez les grands singes.

Les mâles, rendus fous par l'absence d'œstrus des femelles, n'avaient strictement aucune autre préoccupation que celle de satisfaire leur perpétuel désir sexuel, n'hésitant pas même à tuer les enfants qui pouvaient gêner leur accès à la femme convoitée.

Les femmes, à l'instar de toutes les femelles animales, avaient la charge exclusive des bébés et des enfants, qu'elles avaient conçus sans savoir comment, mais pour lesquels, à l'instar de toutes les mères mammifères, elles avaient un attachement viscéral.

Il n'y avait donc pas de dispositif triangulaire. Il y avait :

- d'un côté un couple mère-enfant
- et de l'autre un mâle solitaire préoccupé seulement de satisfaire ses besoins.

Cette situation a duré autour de 7,7 millions d'années.

Elle a connu, il y a environ 300 000 ans, un bouleversement brutal et d'une importance considérable. Pour ne plus courir le risque de mourir pour satisfaire leurs besoins sexuels, les mâles se sont entendus, au sein des groupes auxquels ils appartenaient, pour échanger entre eux leurs femelles respectives.

Ce dispositif a mis en place la Loi de l'interdit de l'inceste qui est devenu la Loi de l'espèce.

C'est à ce moment-là que l'humanité mâle s'est éloignée de l'animalité.

Elle a auguré le règne de ce qu'on appelle la culture qu'elle a voulu substituer à la nature et obstinément imposer aux femmes. Ce à quoi elle n'est d'ailleurs toujours pas parvenue.

La Loi de l'espèce n'a cependant plus cessé de régir les mécanismes de fonctionnement de l'ensemble de nos sociétés, lesquelles y demeurent étroitement soumises, quelle qu'ait été l'ampleur des progrès technologiques qu'elles ont accomplis.

C'est à partir des appariements homme-femme, que cette Loi a mis en place et dont elle a surveillé la durabilité, que la configuration précédente du couple mère-enfant, indépendant du mâle solitaire, a cédé le pas au triangle père, mère, enfant.

Le projet global de l'humanité masculine s'est ainsi trouvé automatiquement transféré et confié à chaque cellule familiale. Au sein de cette cellule, il appartenait désormais au mâle, qui y était lui-même soumis, de relayer ce projet, de veiller à son application, à sa transmission, voire à son adoption définitive.

Pourquoi remonter si loin ?

Pour faire comprendre que l'état actuel de la relations des hommes et des femmes date déjà de là. Et en est toujours là !

J'ajouterais volontiers que, malgré cette immensité de temps écoulé, cette relation qui n'avait déjà pas fait de grands progrès, est en pleine régression.

La raison la plus évidente en est que la Loi de l'espèce a été imposée, malgré elles, aux femmes par les hommes.

Or, même si elle est parvenue à faire sortir l'humanité de l'animalité, cette Loi n'a jamais été tout à fait admise par les femmes qui se sont évertuées à la combattre sourdement de génération en génération, en continuant d'y être rétives.

Comme si chaque enfant, lorsqu'il vient au monde, se verrait enrôlé malgré lui, dans la guerre larvée qui continue d'opposer, sur un mode lui aussi plus ou moins larvé, les deux moitiés de l'humanité que représentent le père et la mère.

Cette guerre, les hommes l'entretiendraient au nom de la Loi qu'ils ont mise en place arbitrairement, alors que les femmes la mèneraient au nom de la certitude que leur confère leur statut de mère.

Ce que le droit romain a entériné dans une formule restée célèbre : « *mater certissima, pater semper incertus* ».

Cette guerre, elle s'est longtemps déroulée sur un mode uniforme comme nous l'apprend l'histoire des sociétés.

Mus par leur détermination, les hommes n'ont pas hésité en effet, pendant des dizaines et des centaines de milliers d'années, à user de leur force physique pour imposer leur choix de la culture aux femmes qui ont toujours plié sans jamais cesser de revendiquer le droit de vivre en stricte conformité avec leurs dispositions naturelles.

Si bien que ces hommes ont constitué des sociétés qui ont reconduit sans réserve leurs options.

Ainsi sont-ils longtemps parvenus à conférer à chaque génération une conscience plus ou moins claire de leur objectif, imposant à l'enfant de se défier du discours attractif de sa mère et de s'en écarter plus ou moins tôt. Avec, bien

sûr, l'espoir qu'à terme leurs descendants n'auront plus un jour à intervenir sur un mode qui apparaît d'autant plus astreignant et regrettable qu'il est désavoué par leurs compagnes.

Cette entreprise masculine n'a pas enregistré elle non plus de progrès patent et semble même vouée aujourd'hui à l'échec.

En s'appuyant sur la fascination exercée par les progrès technologiques, certains ont cru pouvoir s'en éloigner et ont imaginé pouvoir innover dans les échanges relationnels.

Nous savons par exemple qu'il existe depuis quelques temps différentes méthodes de procréation. Il en existe même désormais qui font intervenir des partenaires multiples.

Comment imaginer que l'enfant, issu de telles expérimentations, puisse trouver les repères qui lui permettraient de poursuivre le projet d'humanité auquel est censée le vouer sa venue au monde ? Comment parviendra-t-il en effet à construire son être psychique et à devenir un adulte capable de s'intégrer dans sa société d'accueil ? En imaginant même qu'il y parvienne à force d'aide et de contorsions, nul ne peut prévoir ce qu'il en sera à la génération suivante. Car l'expérience montre que les enjeux des situations individuelles ne concernent pas seulement les individus mais engagent leur descendance et à terme le devenir des sociétés.

Mais en quoi consistent, concrètement, ces repères auxquels je fais allusion ?

Ils sont de différents ordres. Mais on les retrouve à quelques nuances près identiques à eux-mêmes sous toutes les latitudes et dans toutes les civilisations. La famille et les relations qui se tissent entre ses différents membres relèvent en effet pratiquement toujours et partout du même modèle. Un modèle devenu plus clair depuis sa mise en place à l'avènement de la culture : chaque individu ne se sent en effet pleinement exister qu'en tant qu'il est issu d'une mère et d'un père, lesquels lui ont en général imparté de s'inscrire dans leur propre histoire et même de la proroger.

C'est ce que nous apprennent par exemple, sur un mode syncrétique, les mythologies et les grands textes fondateurs de nos civilisations. Même quand ils font intervenir au départ un seul individu, ils en arrivent très rapidement à mettre en place un couple parental.

Mais on peut mieux comprendre encore l'importance de ces repères en explorant la manière dont les hommes, harcelés par le défi que les femmes leur jetaient en se référant implicitement à la certitude de leur statut de mère. Au fur et à mesure des progrès techniques qu'ils enregistraient, ils ont cherché à substituer une légitimité incontestable à ce qui était vécu par leurs compagnes

comme une domination brutale et arbitraire. Si bien qu'ils se sont mis à essayer de comprendre ce qu'il en était du statut de la paternité.

Cette entreprise a pris un temps si considérable qu'elle n'a atteint son objectif que beaucoup trop tard. Après que les sociétés occidentales ont totalement désinvesti le père et se sont détournées du projet initial qu'a mis en place la culture. On peut en effet affirmer aujourd'hui que le tournant qui a privilégié, à tâtons et avec des difficultés considérables, la culture par rapport à la nature, a donné corps à une instance que la nature elle-même avait déjà, biologiquement, mise en place.

Autrement dit, le père inventé par la culture existait déjà biologiquement, comme s'il avait été prévu par la nature elle-même.

Je reprendrai pour mémoire les étapes que j'ai déjà signalées :

- 8 millions d'années d'âge pour l'espèce
- 7,7 millions d'années d'animalité pure
- un bouleversement considérable, il y a 300 000 ans, qui entérine mais formalise aussi la domination des hommes sur les femmes.

Cela a-t-il pour autant donné conscience aux hommes et aux femmes du rapport qu'il y a entre l'exercice de la sexualité et la procréation des enfants ?

Non ! Il faudra encore environ 285 000 ans pour que ce rapport se laisse deviner.

Et il n'apparaîtra, il y a 15 000 ans, que lorsque les humains, sédentarisés, maîtriseront l'agriculture et l'élevage. Les grains mis en terre donnent des plantes, et la brebis conduite au bélier donne naissance à un agneau.

C'est le tout début de l'organisation des premières sociétés historiquement repérables. Le poids de l'animalité commence alors à sérieusement s'alléger pour laisser place aux premières structures familiales bien définies dont on retrouve la trace dans maintes sépultures. Les femmes procréent et les enfants qu'elles mettent au monde sont élevés de façon relativement stable entre elles et leurs pères qui savent au moins être impliqués dans leur conception.

Il faudra cependant encore des millénaires avant que ces hommes n'aillent plus loin et ne trouvent une explication à cette implication.

En Occident, c'est Aristote qui, autour de - 350, dans cette Grèce qui avait inventé la démocratie, a formulé la première hypothèse. Considérant la femme comme un « mâle infertile » incapable de « cuire » son flux menstruel en sperme, il en fait un simple lieu où l'embryon se développe grâce, d'abord et avant tout, à la « coction » qu'assure son partenaire.

Cette théorie de la « coction », qui nous étonne aujourd'hui, va portant garder droit de cité, en médecine et en philosophie, pendant environ deux millénaires.

Elle ne sera remise en question qu'en 1677, grâce à l'observation au microscope du spermatozoïde. L'auteur de cette observation croit alors voir dans cette cellule mobile l'être humain tout entier en miniature et il le baptise « homoncule ». Il ouvrira alors une bataille, qui fera rage dans le milieu des biologistes, des médecins et des philosophes, entre les tenants de cette hypothèse, les « homonculistes » et leurs adversaires « les ovistes » persuadés que le spermatozoïde ne fait qu'animer l'embryon déjà contenu dans l'ovule.

Cette bataille ne prendra fin qu'au début du XX^e siècle, quand on aura compris que chacune des deux gamètes – dont la combinaison a été observée in vitro chez l'oursin en 1875 – apporte la moitié de l'équipement chromosomique de l'œuf.

Si je reprends une fois de plus ce singulier calendrier, je peux rappeler :

- 8 millions d'années d'âge pour l'espèce,
- dont 7,7 millions d'années d'animalité,
- avant que l'échange des femmes entre les hommes, il y a 300 000 ans, ne mettent en place la culture qui humanise l'espèce en tentant de l'éloigner de la nature ;
- après quoi vont s'écouler 285 000 ans d'errements sans qu'on ne comprenne que le mâle est impliqué au même titre que la femelle dans la procréation.
- Ce qui conduit à -15 000 et à une pause fort longue avant que
- en -350, Aristote ne formule la première hypothèse concernant le rôle de l'homme dans la reproduction.
- En 1677, soit 20 siècles plus tard : découverte du spermatozoïde
- 1875, soit 2 siècles encore plus tard : observation de la première fécondation suivie de très près de la découverte des chromosomes.

La plus grande part du mystère a été ainsi éclaircie. Mais rien dans tout cela n'explique ou ne justifie objectivement le rôle de père que l'homme se serait en quelque sorte octroyé dans pratiquement toutes les sociétés.

Si bien que les mouvements sociaux, les guerres, les luttes de classe et les revendications féministes qui ont émaillé notre XX^e siècle, joints au développement industriel, à l'aura de la démocratie, à la fascination exercée par la Science et à la logique de la société de consommation, a conduit nos sociétés occidentales à désinvestir la place décidément « incertaine » du père et à ne plus la soutenir.

Ce lent mouvement qui a atteint son apogée autour des années 70/80 en Occident est paradoxalement intervenu quelques années à peine avant qu'une

découverte biologique n'ait produit la démonstration irréfutable que la place de père, prise à tâtons et brutalement par l'homme dès l'avènement de la culture, rejoint et met en application un dispositif prévu par la nature elle-même.

Un biologiste allemand, Solter Davos, a en effet démontré par un procédé ingénieux en 1984 que le placenta et le cordon ombilical étaient sous la dépendance exclusive de certains gènes du spermatozoïde. Placenta et cordon sont donc d'origine paternelle.

Quand on prend acte du fait que le placenta est cet organe qui permet à l'enfant de ne pas être tué par sa mère et à la mère de ne pas être tuée par son enfant, on ne peut que se féliciter de son existence et de l'interposition qu'il assure.

Or, dans la construction de la psyché de l'enfant, c'est exactement cette même interposition du père qui a une importance considérable.

À quoi servent les pères ?

À TOUT, donc !

Si on prend acte que c'est la fonction spécifique du père qui différencie l'Homme de l'animal et la Femme de la femelle.

À la récuser, cette place, les femmes ne se rendent pas même compte qu'elles régressent au niveau des femelles animales et qu'elles ouvrent ainsi la voie à la barbarie.

Il importe, tout d'abord, de ne pas perdre de vue que, depuis très longtemps dans l'histoire de l'espèce, l'individu a dû intégrer au cours de son développement pratiquement toute l'expérience comportementale que cette espèce a expérimentée depuis la nuit des temps. Il en est ainsi comme de ce qui se passe au niveau biologique où les étapes de développement du fœtus résument en neuf mois de gestation l'intégralité de son aventure phylogénétique, illustrant à la perfection la théorie darwinienne de l'évolution.

Cette intégration de l'expérience humaine constitue le fond de décor de ce que Freud a découvert et a appelé « l'inconscient » et dont il a fait le dépôt de tout ce qui commande intégralement nos actes.

Or, dans l'inconscient, seule existe la mère.

Le père n'y existe pas en tant que tel.

Il n'existe qu'en tant que métaphore, c'est à dire en tant que ce qui fait obstacle à l'envahissement de cet inconscient par la seule présence de la mère.

Cette métaphore a une double vertu :

- elle protège l'enfant de l'envahissement maternel
- et elle permet à la mère de ne pas centrer son existence sur son enfant et sur lui seul.

La métaphore paternelle, dans la psyché, interviendrait donc

à la manière du placenta au niveau biologique,

- filtrant les échanges,
- contrôlant leur tolérance

- et empêchant qu'ils ne soient toxiques pour l'un ou l'autre des sujets.

Ce qui se dépose et interagit ainsi dans l'inconscient de l'enfant est encore plus clairement lisible encore quand on examine les faits à la lumière du biologique.

La gestation n'est pas plus une expérience neutre ou anodine pour l'enfant qu'elle ne l'est pour la mère.

On sait depuis les années 70, que le cerveau sensoriel du fœtus en développement enregistre une quantité considérable de sensations, qui lui viennent toutes et sans exception du corps de sa mère. Si bien que, grâce à la banque de données qu'il aura ainsi collectées, il s'avère capable, dès sa venue au monde, de reconnaître

- l'odeur de cette mère,
- le goût des aliments qu'elle aime,
- son toucher,
- sa manière de porter
- et sa voix.
- Et, comme les aires sensorielles cérébrales sont liées entre elles, il lui suffira de seulement 8 heures en sa présence pour la reconnaître sur photo, alors même qu'il n'aura collecté aucune sensation visuelle dans l'obscurité utérine.

Il se sera établi ainsi entre elle et lui un lien transnatal d'une force et d'une fiabilité si considérable qu'il persistera la vie durant et qu'il réfractera tous les recueils ultérieurs.

Quels que seront le contenu et l'intensité des étapes de son développement, l'enfant sera ainsi naturellement disposé à demeurer lié viscéralement à sa mère, à déployer à son endroit une loyauté sans faille, et à accomplir à leur double insu l'intégralité des désirs qu'elle aura pour lui. Elle aura constitué son premier repère et il a toute latitude de venir se ressourcer en elle en cas de besoin.

Pour ce qui la concerne, elle, elle est tout aussi naturellement portée à investir exclusivement cet enfant dont la survenue lui a apporté ni plus ni moins que la gloire.

En satisfaisant intégralement par son corps au cours de la gestation les demandes de cet être en développement, elle a « donné la vie ». Ce qui développe chez elle une propension, elle aussi naturelle pour ne pas dire instinctive, celle qui consiste à continuer de satisfaire l'intégralité des besoins et des demandes de son enfant afin qu'il ne manque jamais de rien. Aussi aura-t-elle tous les moyens de parvenir, jour après jour, geste après geste, à tisser autour de lui un utérus virtuel extensible à l'infini et dont elle refusera de le laisser sortir. Plus rien ne comptera alors pour elle. Et elle tombera dans le

gouffre de la maternité en sacrifiant en bonne conscience à sa propension naturelle aussi bien sa réalisation personnelle que la relation à son partenaire.

Il n'est pas difficile d'imaginer ce que pourra donner cette situation naturelle laissée à elle-même dans nos sociétés d'abondance. L'enfant, gâté à l'extrême, estimera que tout lui est dû et ne développera aucun sens de l'effort. Il sera centré sur sa seule personne et estimera que les autres doivent être à son service comme l'a été sa mère. On peut comprendre à partir de là qu'il ne s'inscrira dans une structure ou un tissu sociétal qu'en tant qu'exploiteur sans scrupule ou en profiteuse cynique.

Or, c'est en ce point et en œuvrant, à partir de ses aspirations les plus égoïstes, que le père intervient dans ce processus naturel et en change radicalement le destin.

De quelle manière ?

En impulsant, par sa présence et par ses aspirations égoïstes, la métaphore qu'il met ainsi en place dans les psychés respectives de l'enfant et de la mère.

Il n'est pas nécessaire pour cela, comme on serait porté à le croire, qu'il intervienne sans relâche dans les décisions qui concernent son enfant. Il lui suffit de veiller à satisfaire sa pulsion sexuelle et de faire en sorte que la mère de son enfant réponde avec quelque enthousiasme à sa démarche.

À partir de là, le piège que constitue pour les trois partenaires le comportement naturel de la mère et de l'enfant se trouve évité.

La mère consentant à recouvrer le plaisir d'être femme, ne se sentira plus vouée à sa seule maternité et abandonnera plus ou moins vite le tissage de son utérus virtuel.

Le père, apprécié et investi par la mère, deviendra l'autre repère sur lequel l'enfant va construire son identité et son destin.

Cet enfant n'aura plus sa mère entièrement pour lui. Il éprouvera de cette situation une frustration formatrice, en même temps qu'il ne se sentira plus comme un objet voué à la jouissance de sa mère.

Tout cela est très schématique et je le brosse à gros traits. Je ne m'attarderai pas en effet sur l'intimité des mécanismes qui entrent en jeu.

Je voudrais seulement montrer un autre aspect de l'action du père au fil de la croissance de l'enfant.

Dans les premiers mois de la vie, le bébé, en relation étroite et satisfaisante avec sa mère, se perçoit comme un morceau d'elle. À la fin de sa première année, il se rend compte qu'il est lui, coupé d'elle. Il enregistre en même temps jusqu'à quel point ses moyens sont limités. Et comme il lui arrive d'éprouver un besoin, d'appeler sa mère et de ne pas la voir courir aussitôt à son secours, il sombre dans une véritable détresse. La récurrence de ces épisodes inévitables va le conduire à conclure que sa mère est dotée d'une puissance si grande, qu'elle peut à sa guise le faire vivre ou le tuer.

Cette étape du développement humain est cruciale et vécue pareillement dans les deux sexes et sous toutes les latitudes. Elle laisse dans la psyché une trace indélébile comme le prouvent les tests psychologiques qui démontrent que, même à l'âge adulte, les hommes comme les femmes ont peur exclusivement des femmes !

Après une phase de développement qui va jusqu'à la fin de la troisième année et au cours de laquelle le petit enfant tente de combattre la toute puissance de sa mère par sa propre toute puissance, s'ouvre alors une phase du développement que la psychanalyse a nommée "œdipienne".

Le petit garçon va s'offrir comme objet d'amour à sa mère pour finir par renoncer à cette entreprise en raison de la peur qu'il se met à avoir de son père. La peur du père remplace opportunément celle de la mère et met fin à la croyance en la toute puissance de cette dernière.

La petite fille, qui n'a pas le même moyen que son frère, va se tourner vers le père et tenter de le séduire pour s'en faire un allié susceptible de la protéger de sa mère. Mais, à l'inverse de ce qui se passe chez son frère, son entreprise se soldera par le redoublement de la peur de sa mère. Une peur qu'elle ne pourra plus dès lors combattre qu'en se soumettant à sa mère et en développant un discours d'essence féministe qui assure la rétivité qu'elle mettra à se soumettre à la Loi de l'espèce.

C'est ainsi qu'on se retrouvera avec deux êtres adultes qui reconduisent indéfiniment la guerre des sexes telle qu'elle n'a jamais cessé.

C'est sur ces données universelles que les civilisations ont essayé, par divers procédés, de gérer la dynamique des couples qui se forment pour former une famille. Elles ont toujours tenté d'assurer un certain équilibre entre les places respectives de la mère et du père.

Nous savons que, pendant le plus clair de notre histoire, les couples se formaient sur le mode d'un arrangement entre les familles qui s'unissaient et qu'ils étaient tenus de demeurer indéfiniment unis. On imaginerait volontiers que dans de telles conditions les mères avaient tendance à surinvestir leur enfant au détriment de leur partenaire. Or, cela ne se passait pas ainsi. Et pour la simple raison que les sociétés, en apportant un soutien délibéré et ouvert au père, donnaient force à son statut au sein de la famille.

À quoi servent les pères ?

ENCORE À TOUT !

Même si nos sociétés semblent ne plus vouloir de la culture, fascinées qu'elles sont par leur rapport à la certitude, à la nature et à la pulsion de mort qui semble les avoir définitivement gagnées à elle.